1re ANNÉE — No 22 LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 7 FÉVRIER 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

SOMMAIRE

Le journal paraît le premier et le troisième samedi de chaque mois.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

1re ANNÉE—No 22 Samedi, 7 Février, 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00 Six Mois - - - - - 1.00 Strictement payable d'avance.	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. Tel. Bell, Main 999	Un an - - Quinze francs. Six mois - - - 7 frs 50. Strictement payable d'avance.



Espoir et Souvenir



(Vers au Journal de Françoise)

Poète vous disiez : " *Quand l'âme désolée*
" *Voit près d'elle les fleurs se faner et mourir,*
" *Oh ! gardons pour ces jours où l'âme est isolée,*
" *Au moins un souvenir !* "

Qu'est-ce donc ici-bas, quand la nuit est profonde,
Quand le cœur déchiré doit s'attendre à souffrir,
Qu'est-ce donc, ô mon Dieu, de n'avoir plus au monde
Qu'un pâle souvenir ?

Quand passe le bonheur, comme une ombre rapide,
Fuyant, dans le lointain pour ne plus revenir,
Pensez-vous qu'il suffit, pour en combler le vide,
D'un morne souvenir ?

Lorsque la froide mort, de son aile, caresse
L'être cher dont l'amour ne devait pas finir,
Le cœur brisé peut-il apaiser sa détresse
Dans le seul souvenir ?

Non, non, le souvenir n'est pas ce qui console,
Triste fleur d'une tombe où l'oubli vient dormir.
Oh ! pour le cœur en deuil d'un bonheur qui s'envole,
Que peut un souvenir ?

Ce qu'il faut, dans la nuit d'une longue souffrance,
Ce n'est pas un reflet prompt à s'évanouir ;
C'est le rayon divin, dont la douce espérance
Eclaire l'avenir.

Si vous sondez jamais, des âmes, le mystère,
Vous en verrez bien peu vivre d'un souvenir.
Oublier, c'est la loi ; mais Dieu veut qu'on espère
Toujours en l'avenir.

Oui, c'est pour espérer que sont faites nos âmes.
Le passé, qui nous fuit, ne peut nous retenir ;
Nous montons fascinés vers l'horizon de flammes
Ouvert sur l'avenir.

Mais gardons à la fois, jusqu'au soir de la vie,
Le culte du passé, la foi dans l'avenir ;
Unissons, pour bercer notre mélancolie,
L'espoir au souvenir.

Baronne Grelles de La Deyte

Mme de la Deyte, est, comme on se le rappelle, la descendante de notre dernier gouverneur français, le marquis de Montcalm.—Note de la Rédaction.

Visite au Regent's Park, à Londres

A peine arrivé dans Londres, Benoît me mène voir les bêtes du jardin d'acclimatation.

C'est merveilleux comme les nouvelles vont leur train, en ce mois-ci. Nous n'avions communiqué notre projet à personne ; cependant, le cocher, appelé sur place, nous insinua de suite : *Zoo, Sir?* — Hein ?... Eh bien, oui, filez !

Arrivé là, je trouvai que les géographies anglaises avaient la berlue. On enseigne aux enfants qu'il n'y a pas d'animaux sauvages en Angleterre. Eh bien, au Regent's Park, au cœur même de la métropole, il y en a deux mille cinq cents.

Bras dessus, bras dessous, Benoît et moi nous nous dirigeâmes vers la maison des lions.

C'était l'heure du lunch ; et les pensionnaires étaient à se demander pourquoi le garçon ne venait pas quand il était appelé.

Outre les lions, il y avait dans le même hôtel des tigres, des léopards, des jaguars, couguars et guépards qui étaient bien plus fâchés que les lions. La raison—fort simple—me sauta aux yeux à la porte de l'établissement, sous forme d'une grosse annonce conçue en ces termes : " *The lions will be fed at 4 o'clock.*" Les lions seront rationnés à quatre heures. C'est précisément ce qui exaspérait les tigres, les léopards, les jaguars, les couguars et les guépards.

Le *couguar*, ou puma, est le lion d'Amérique, connu dans les Etats-Unis sous le nom de chat sauvage—chat des montagnes (catamount). Belle bête au pelage d'un fauve agréable et uniforme sans aucune tache, les oreil-

les noires, la queue noire à son extrémité seulement. Les *fils cougnars* ont dans le premier âge, comme les lionceaux, une livrée, c'est-à-dire un pelage laineux parcouru de petites raies brunes transversales.—Féroce, cruel comme le lion, sans en avoir le courage, cet animal attaque les moutons, mais il fuit l'homme.

Le guépard, on cheetah, habite l'Asie et l'Afrique; c'est le léopard des chasseurs, mais il diffère du vrai léopard en ce qu'il ne peut grimper sur les arbres—pieds impropres. On l'apprivoise, on le dresse pour la chasse à la gazelle. Sa prédilection pour l'eau de lavende est acquise à l'histoire.

L'entrée de la maison des lions devrait être interdite au public. Cette course de "*la chrétienté*" "*ad leones*" n'est pas chrétienne, vraiment. Et pour cause? ce doit être de la démence chez ces pauvres bêtes, quand elles sont affamées, de voir tous ces bons morceaux de chair de chrétiens ambulants, si près et pourtant si loin!

J'ai vu un lion et sa femme assis sur leur train de derrière, les pattes jointes, supplier comme des chiens qu'on leur servît un gros monsieur qui était tout près de nous. Vous comprenez qu'ils durent s'en passer; mais ceci ne devrait plus durer. Qu'on laisse le public dehors, quand les bêtes sont à jeun, ou bien qu'on leur donne quelque chose, en attendant le dîner, ne fût-ce qu'une couple de Naturalistes—et de Reporteurs—le jardin en est plein.

Les tigres, à mon avis, sont de plus jolies bêtes que les lions. Leur peau est plus propre, leur regard est plus clair et plus fier. Le regard du lion a quelque chose de fané, d'éteint, de jaune comme le sable qui recouvre le sol de sa cage. Et puis, à la vue du repas qu'on lui prépare, il se démène comme un connétable: on s'attend à plus de dignité chez le roi des animaux. L'un d'eux, imaginez, portait au bout de la queue une ridicule touffe de poils bruns! Un lion devrait être au-dessus de pareilles frivolités.

Enfin, les lions mangent comme des émigrants; à les voir tirailler la viande, ça rend nerveux.

Non! le lion britannique ne m'a pas paru imposant que dans les armoiries de l'Angleterre et sur le carré Trafalgar.

En sortant de chez ces *gros chats*, nous portâmes notre carte chez plusieurs autres animaux, qui, règle générale, nous reçurent avec courtoisie.

Je n'avais qu'à dire, après avoir salué: "Messieurs les animaux et mesdames les bêtes, c'est mon ami Benoît qui vient vous photographier."—Tous souriaient. Quelques-uns, cependant, furent grossiers Le *wombat*, ce marsupial australien, nous tourna le dos et se retira—avec quelle dignité—sous sa hutte!—Et ce ridicule emplumé qui s'appelle l'*ibis sacré*, élevé dans les temples égyptiens, dont le cadavre recevait les honneurs de la momification, dont la figure était gravé sur les obélisques, l'ibis s'esquiva pudiquement à notre approche en criant "*sacrilège*."

Un singe anthropoïde nous toisa de la tête aux pieds comme si nous étions des bêtes curieuses. Ces animaux-là ne distinguent donc pas un monsieur, quand ils en voient un? Mais, je le répète, ce furent des exceptions. Somme toute, tous parurent contents de notre visite.

Les *loutres*, en nous voyant, et sans autre préambule, se mirent à exécuter une série de tours de bateleurs qui dénotaient une répétition préparatoire très soignée.

Un *ours*, des montagnes au nord de Bagdad, dansa devant nous D'innocents petits oiseaux venaient poser en se tenant crânement sur une patte, de façon à ce qu'on pensât le monde d'eux.

Nous avons fait des visites, comme je l'ai dit et, entre mille, nous vîmes:

Des *tortues*, qui jouaient dans les habits de leur grand-papa; des *fourmiliers* qui, tout en ayant une espèce de vilebrequin en guise de nez, se flattaient, malgré cela, de faire bonne figure (je les ai vus couchés, et je vous assure qu'ils ressemblent tant à une botte de foin qu'un cheval y mordrait); un *chimpanzé*, qui du haut de sa corde nous cria: "*ohé!*" et qui ne veut pas habiter sous le même toit que les autres singes parce qu'il se croit d'origine bien supérieure; un *loup-marin*, qui se fit immensément important et évolutionna dans son aquarium mieux qu'un gentleman anglais dans la baie de Tadoussac.

Et nous vîmes le *lama*, qui crache à la figure des gens; le *rhéa*, espèce d'autruche américaine; le *kirvi*, oiseau à poils, aux ailes terminées par un ongle fort et arqué. Tous trois importateurs de poils, de plumes et de draps remarquables

Et nous vîmes les *loups*. "*Les visiteurs qui mettent leurs mains à travers les barreaux sont priés de voir à ce qu'elles leur soient retournées.*"

Et nous vîmes le *rhinocéros*, toujours grognant à cause de cette excroissance qui lui pousse sur le nez et qui le défigure singulièrement. Celui-ci avait les oreilles chevelues, mais son apparence, pour cela, n'en était pas plus coquette. Sa pancarte porte qu'il fut reçu *en échange* par la Compagnie. Je voudrais bien savoir ce qu'on peut donner en échange d'un rhinocéros.

Et nous vîmes l'*hippopotame*: c'est très fatigant!

Contemplant ces deux dernières *pyramides*, je n'ai jamais pu me convaincre qu'elles fussent bien chics et spirituelles.

Mais pour me mettre de bonne humeur, donnez-moi un *éléphant*. Si je n'aimais pas tant les *singes* et les *oies*, je sens que mes affections iraient aux éléphants, avec défenses d'ivoire, bien qu'ils soient un meuble assez gênant dans une maison. Il y en avait un, entre autres, au jardin, qui, pour avoir des pistaches, jouait de la trompette chaque fois que les enfants le lui demandaient.

Je n'aime pas les *girafes*. Elles ont une figure de commère de village, et une langue effilée qui peut s'introduire dans le chas d'une aiguille. Le pôle nord ne serait pas trop loin pour les empêcher de voir ce qui se passe sous l'équateur.

Le *tapir* n'a pas grande mine. Lui aussi a été... trompé! mais sans défense d'ivoire; il a mes sympathies.

Je détournerai les yeux du tapir pour les reporter sur l'*âne sauvage*, ce fut un soulagement! Je ne sais pourquoi on l'appelle "*sauvage*," car Benoît fait remarquer que "maître Aliboron" ne paraissait pas plus sauvage que moi.

Les *vautours*, il faut en parler: ils ne font rien pour se rendre populaires à la ménagerie. Leurs goûts sont morbides, leur cou et leur plumage sont sales.

(*A suivre*)

Albani

Cinq minutes avec notre Diva

... " MADAME Albani ne donne pas d'interview aujourd'hui, mais par faveur particulière, elle veut bien vous recevoir, heureuse de saluer la correspondante du JOURNAL DE FRANÇOISE."

Ces paroles—réponse d'Albani à ma demande d'introduction auprès d'elle—me comble de satisfaction, et joyeuse, je suis le messager qui me guide vers les appartements de notre éminente compatriote.

J'entre dans un grand salon, style... style... vraiment je ne sais trop lequel, tant mon attention se porte tout entière vers la charmante femme qui m'attend, là debout, en me souriant aimablement, une main appuyée sur la table du centre et tenant de la main gauche ma carte d'admission.

Albani—car c'est elle-même—m'apparait toute gracieuse dans une ravissante toilette gris perle, ornée de parements noirs et blancs. Sa coiffure est celle dite " princesse " si en vogue en Angleterre et que l'on peut remarquer dans toutes ses photographies. Dans les boucles de ses cheveux noirs jaillissent quelques étincelles trahissant la présence d'épingles de fantaisie. Pour joyaux, des bagues de prix à ses doigts et un bracelet en or enlaçant son poignet.

Albani me tend sa main que je baise en lui offrant mes sincères hommages accompagnés des vôtres, gentilles lectrices; puis gardant ma main dans la sienne, elle me conduit à une causeuse, où je prends place à ses côtés, et dans un français très pur, très harmonieux, elle me dit :

—Je suis bien contente de vous voir, et vous êtes la très bienvenue. Savez-vous que je l'aime beaucoup ce petit journal de forme si jolie, dont vous êtes une des rédactrices, n'est-ce pas ?

Ravie, je réponds :

—Mais, vous le connaissez donc le JOURNAL DE FRANÇOISE ?

—Oui, certes, je le connais. J'y ai lu un jour une superbe poésie que M. Louis Fréchette m'y adressa. J'en fus flattée, et si touchée ! On l'a traduite partout en Angleterre, cette pièce de vers, et on la récite souvent, maintenant, car elle est fort admirée. Donnez à la directrice les vœux que j'écris sur ce papier, à son intention.

Et pour vous démontrer encore que je l'aime bien, la revue féminine et canadienne, je vous demanderai de me l'envoyer très régulièrement à mon retour en Angleterre.

—Il en sera fait ainsi à l'avenir, madame.

Et un peu surprise j'ajoute :

—Vous vous intéressez donc toujours au Canada et... aux Canadiennes ?

—Oh ! oui, et beaucoup. Tenez ! vous ne savez pas combien je voudrais parfois dire à chaque Canadien que je suis et serai toujours des vôtres.

—Merci, madame, oh ! merci ! Ceux du moins à qui je répéterai vos bonnes paroles sauront que vous répondez généreusement aux sentiments que nous vous avons voués. Nous vous aimons tant ici, voyez-vous, et nous sommes si fiers de vous !

—Bien vrai !

Et Albani, gentiment de demander :

—Et vous, m'avez-vous entendu chanter déjà ?

—J'aurai cet honneur pour la première fois, ce soir, madame. Vous avez là une preuve que toutes les fois que vous nous revenez, il se trouve d'autres jeunes Canadiennes, heureuses de pouvoir, elles aussi, applaudir à votre gloire du " Reine du chant."

Mais je veux pas abuser de votre cordial accueil, madame, et permettez-moi de vous offrir de nouveau mon hommage d'admiration et de gratitude, et de prendre congé de vous.

—C'est au revoir, alors, mademoiselle, reprend, en me serrant la main, la si féminine artiste, car je reviens à Montréal le 8 février et j'aurai beaucoup de plaisir à vous recevoir de nouveau.

Et le sourire qui souligne cette aimable invitation me laisse toute rêveuse... Si j'osais... si je ne craignais d'être indiscrète... oui, je crois... je retournerais voir la grande Canadienne.

***

Eh ! bien ! moi aussi, je l'ai entendue, l'Albani ! Et la voix puissante de l'écho qui m'avait redit le bruit de ses éclatants triomphes et des applaudissements enthousiastes que son génie a soulevés dans le monde universel, cette voix, dis-je, m'avait apporté la vérité.

Tel l'oiseau qui, dans sa course aérienne, jette dans l'espace les notes de sa chanson charmeuse, telle Albani, la Prima-Donna, égrène dans les cœurs les délicieuses mélodies qui s'échappent de son gosier.

" Une voix humaine peut-elle être plus divine ? " s'écrie M. L. O. David, dans son livre : *Les Contemporains*. Je n'hésite pas à répondre : non.

Il me semble aujourd'hui que j'ai bien peu entendu chanter dans ma vie et quelque chose me fait mal, là, au cœur.

Pourquoi faut-il qu'elle ne nous reste pas, l'Albani, notre Diva chère !...

GILBERTE.

27 janvier 1903.

Je souhaite longue vie et grande prospérité au Journal de Françoise

E. Albani Gye

Un Critique Myope

De Maistre qui trouvait facilement des pensées originales, disait un jour : "Les myopes ne doivent pas lire l'histoire : ils ne voient qu'un seul côté des choses."

Cette réflexion me parait s'appliquer on ne peut mieux à Matthew Arnold, dont notre distingué compatriote, Edmond de Nevers, vient de traduire, en un français excellent, quelques "Etudes sur les Etats-Unis."

Le critique anglais avait un esprit faussé par les préjugés. Il détestait la France. Ce qui est pis encore, il niait la Muse française. N'est-ce pas lui, en effet, qui a osé écrire que la langue française ne se prêtait point à la poésie, alors que la France possédait cette trinité incomparable : Lamartine, Victor Hugo, Musset. Même, dans ces études sur la société et la politique américaine, l'auteur quitte brusquement son sujet pour proclamer que "les Français sont voués au culte de la grande déesse Lubricité."

A l'égard de son propre pays, Matthew Arnold témoigne d'une vision également courte. Il dénigre et il flétrit la Chambre des Communes et l'aristocratie qui ont assuré, pourtant, le prestige et la puissance britanniques.

Mais quand il s'agit de ses cousins d'au-delà l'Atlantique, le regard du critique devient d'une tendresse singulière. Les Américains, dit-il, ont résolu le problème politique et social. Il ne leur reste plus qu'à nous donner la solution du problème humain.

D'ailleurs, la corruption des corps législatifs et des conseils municipaux inquiète peu l'écrivain. Il se refuse à voir l'étendue du mal qui menace l'avenir les institutions américaines.

Il est vrai qu'il blâme la vantardise yankee, qu'il constate dans ce pays "le manque de ce qui est élevé et beau." Et la rage des nouvelles sensationnelles dans la presse. Ici croyons-nous, il n'est pas éloigné d'avoir raison.

Par malheur cependant, ce qui échappe à Matthew Arnold, ce sont précisément les plus beaux traits de la civilisation américaine : la pratique réelle de la liberté, l'égalité, la fraternité, le souci de l'instruction populaire et supérieure, la largeur d'esprit, l'absence de préjugés et le talent merveilleux d'assimiler le meilleur des autres afin de le mettre au service du progrès national.

Ce critique ne sait pas discerner. Après avoir mal louangé les Etats-Unis, il signale ainsi les défauts des siens : "En tant que nation, nous avons si peu de lucidité, nous voyons si peu clair et pensons si peu juste."

A l'intelligence étroite de cet Anglais, ne vaut-il pas mieux opposer le jugement lumineux et pénétrant d'un Français, Melchior de Vogüé, qui a défini superbement le génie britanique : "Quand on demandera à l'humanité, dans la vallée de Josaphat, quels sont ceux qui ont le mieux gouverné les peuples et donné à l'homme le plus d'orgueil de sa condition, je crois bien que les morts de la vieille Angleterre se lèveront les premiers."

Tout de même, il faut remercier M. de Nevers d'avoir traduit pour nous des *Etudes* qui ne manquent sans doute pas d'intérêt. Mais, je le dis franchement, après cette lecture décevante, c'est avec joie que j'ai repris "l'Ame américaine," un beau livre, riche en érudition et en subtiles analyses, l'œuvre d'un vrai critique et d'un écrivain admirable.

Hector Garneau.

Véronica

Drame héroïque en 5 actes, par Louis Fréchette.

Depuis quelque temps, Montréal a eu la bonne fortune de saluer au théâtre quelques œuvres inédites sorties de plumes canadiennes françaises, mais jamais encore pareil événement n'avait été célébré avec autant de solennité. Cela est évidemment dû à la haute personnalité de l'auteur de cette œuvre éminemment remarquable.

L'assistance était composée d'une foule de personnes appartenant à toutes les classes de la société, mais l'élément intellectuel et élégant dominait. Parmi les spectateurs nous avons remarqué :

Lady Laurier, M. et Mme L. O. David, M. et Mme J. P. B. Casgrain, M. L. Fréchette et Mme Fréchette, M. O. Fréchette, Mlles Fréchette, Sir Thos. et Lady Shaughnessey, Mlles Shaugnessey, L'Hon. J. Is. Tarte, M. L. J. Tarte, Mlle Tarte, Mlle St-Pierre, Dr F. de Martigny, L'Hon. M. Berthiaume et Mme Berthiaume, M. et Mme Oct. Berthiaume, M. le Juge et Mme Choquet, l'Hon. Juge et Mme Robidoux, l'Hon. Juge et Mme Loranger, Mlles Loranger, Sénateur Dandurand et Mme Dandurand, l'Hon. Horace et Mme Archambault, M. et Mme Pérodeau, M. et Lebloud de Bruhmart, M. Kleckowski, Mlles Dansereau, M. et Mme Rod. Forget, l'Hon. M. Rainville, M. et Mme Simard, M. et Mme Rodolphe Lemieux, Dr et Mme Lemieux, M. de Sieyès, M. et Mme Beique, etc, etc.

Le drame de M. L. Fréchette n'étant pas en librairie, nous ne sommes pas en état d'en faire ici une appréciation littéraire ; nous nous bornons à constater qu'il est d'une grande puissance dramatique, et que certains passages portent l'empreinte d'un maître.

L'effet de cette œuvre sur l'auditoire est saisissant, et, par ce seul fait, on peut conclure de son grand succès ; mais combien il serait préférable pour les lettrés délicats de pouvoir attribuer la plus grande part de ces succès aux beautés du verbe plutôt qu'aux péripéties de l'action. Malheureusement, les interprètes de "Véronica" ne sont pas des diseurs de vers. Très bons dans la comédie et dans la prose, ils s'égarent dans les sphères trop hautes et surtout dans la diction poétique ; ils traitent les alexandrins comme de vulgaires phrases non mesurées. Disons cependant que ce défaut général a l'avantage de ne pas irriter la masse du public qui, sous toutes les latitudes, témoigne peu de goût pour la langue des dieux transportée au théâtre.

Cette réserve faite, il n'est que juste de reconnaître que la première représentation a été superbe et qu'elle nous en promet une suite dont le succès ne pourra que croître en charmant la foule.

Strapontin.

Le commerce a besoin de toute les libertés, comme de toutes les énergies ; il lui faut des hommes libres et industrieux. Aussi toutes les grandes nations commerciales sont-elles des nations libres.

Etienne Parent.

Discours : L'Importance et les Devoirs du commerce.

Nos Intimes

La scène se passe dans un salon de notre ville, un jour de réception. Madame Civet, en grande tenue, attend les visites. Entre une amie.

MADAME Civet —Bonjour, chère madame ! Que c'est aimable à vous de venir aujourd'hui par cette température ! Je disais à mon mari, ce matin : C'est comme un fait-exprès ; mes jours de réception sont toujours marqués par un froid intense ou une pluie diluvienne.. .

Madame Sorel.— Ce qui vous prouve que l'on tient à vous, puisqu'en dépit des éléments, on brave tout pour venir vous voir.

Madame Civet (*A part*). Connu celle-là, c'est pour reluquer mes nouveaux meubles. (Haut). Trop aimable, vraiment ! Votre famille va bien ? Quand mariez-vous votre jolie Blanchette ?

Madame Sorel. — Pas de sitôt j'espère, la chère petite, elle a bien le temps d'y songer.

Madame Civet. — Vous avez sans doute appris le mariage de Marthe Leroy avec Gustave Fauxcol. Un très joli mariage.

Mme S.—Marthe Leroy ? Cette grosse sotte ? Est-il possible, mon Dieu! Enfin ce n'est pas l'âge qui lui manque. Elle a au moins quatre ans de plus que ma Blanchette qui n'a que vingt-trois ans vous savez.

Mme C. — C'est étonnant, Marthe me semblait plus jeune que cela ; elle est encore si fraîche.

Mme S.—Tête de fou ne blanchit point, dit le proverbe. Ma Blanchette, qui est allée au couvent avec Marthe, bien que celle-ci ait au moins cinq ou six ans de plus, dit que c'était une pitié de la voir à ses classes. Je crois bien qu'elle ne sait pas seulement son orthographe.

Mme C.—Pour ce que cela sert ! Je vous assure, chère madame, que de nos jours quand une jeune fille est jolie on ne lui demande pas tant.

Mme S. — C'est vrai, mais Marthe n'a pas ce degré de beauté, et, à trente ans, il n'est plus permis de ne pas seulement savoir écrire une lettre. Concevez-vous ce nigaud de Fauxcol qui va épouser une fille plus âgée que lui, car enfin, Marthe Leroy a certainement trente-un et même trente-deux ans.

Mme C.—Croyez-vous ?

Mme S.—Pour le moins. Songez que lorsque ma Blanchette est venue au monde, Marthe avait, j'en suis sûre, dix à douze ans. Je me le rappelle bien, car Mme Leroy, qui vint me voir à mes relevailles, l'emmena avec elle ; c'était presque une grande fille et le plus affreux singe que vous puissiez voir. Ça doit être un mariage d'intérêt.

Mme C.—(secouant la tête). J'en ai bien peur. (Riant). Au moins voilà un ménage où l'on pourra toujours acheter du charbon ; ce ne sera pas l'argent qui manquera ; les Fauxcol sont très riches.

Mme S.— Oui, mais l'argent est-ce bien le bonheur ! (Soupirant). Peut-être un jour regretteront-ils l'un et l'autre le mariage qu'ils font aujourd'hui avec tant de précipitation.

Mme C. (*qui n'a pas de fille à marier.*) Ah bah ! ils sont assez vieux pour savoir ce qu'ils font !

Mme S.—Je vous crois. Quand on est, comme Marthe, pas loin de quarante...

Mme C. — Heureusement, ces mariages vont faire diversion au calme inaccoutumé de notre carnaval. Jamais, je n'ai vu un hiver aussi tranquille à Montréal.

Mme S.— Il y a l'*At Home* de Mme Syndon.

Mme C. (stupéfaite). — L'*At Home* de Mme Syndon ?

Mme S.—Mais oui. N'avez-vous pas reçu d'invitation ?

Mme C. (*qui a subitement perdu sa bonne humeur*).—C'est incroyable ! Je n'ai rien reçu

Mme S. (triomphante).—C'est étrange, en effet. Vous êtes cependant au mieux avec elle ?

Mme C.—Oui, mais elle est si bête ! Je l'ai invitée, je ne sais combien de fois, et elle a presque toujours refusé pour un prétexte ou pour un autre. Ça n'est pas capable de tenir cinq cartes à la fois dans la main, et, croiriez-vous qu'elle m'a déjà déclaré qu'on ne jouerait jamais le *bluff* dans sa maison....

Mme S.— Je ne la savais pas si outrée.

Mme C.— Ne me parlez pas de ces poseuses ! Tenez, je suis sûre, que vous allez joliment vous embêter à sa réception. Avec ça, pas maîtresse de maison pour deux sous... Il y aura du sel dans la crème à la glace, vous m'en direz des nouvelles. Entre nous, je crois que c'est le plus désagréable caractère qu'on puisse trouver. Une chipie, entendez-vous ? Et fagotée ! Une vraie perruche. Jamais je n'aurais pu me décider à accepter son invitation.

Mme S.—A propos de réponses aux invitations, vous savez que la nouvelle étiquette exige que nous allions nous-mêmes déposer nos lettres à la porte de nos futurs hôtes ?

Mme C. (*qui n'est pas encore au fait, mais qui trouve qu'avouer son ignorance serait de mauvais ton*). Oui, je sais, depuis longtemps...

Mme S. (*doucereusement*). — Oh ! c'est tout récent...

(A ce moment, la bonne vient apporter une enveloppe cachetée sur un plateau).

Mme C. — Vous permettez, chère madame ?

Mme S.—Comment donc ! certainement...

Mme C. (ouvre l'enveloppe, une carte s'en échappe). — Oh ! l'invitation de Mme Syndon. Ah ! vraiment, elle est très gentille. (*Se reprenant, soupçonneuse*). Quand avez-vous reçu la vôtre ?

Mme S.—Tout à l'heure seulement ; au moment de sortir.

Mme C.—(débordante de joie). C'est par le même courrier, alors. Comment vous partez déjà ? C'est vraiment trop tôt. Allons, au plaisir de vous revoir. A bientôt, car nous nous rencontrerons chez Mme Syndon. Vous verrez, ce sera une fête charmante....

CIGARETTE.

Il y a une foule de sottises que l'homme fait par paresse et une foule de folies que la femme fait par désœuvrement.

VICTOR HUGO.

Cabistrol, de Marseille, est candidat. Comme il sortait d'une réunion électorale dans un village de sa circonscription, un de ses amis lui demande s'il est satisfait.

—Mais non, bagasse ! s'écrie Cabistrol. La salle était si petite qu'il m'a été impossible d'y développer complètement mon programme !

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(Suite et fin)

LI

MAIS quand ils auraient tous les mérites, mon cœur n'a jamais battu plus fort pour un seul d'entre eux, tandis qu'il se brisera pour mon professeur ! Est-ce ma faute ? Oh Bruno ! mon ami, mon bien-aimé. Conçois-tu combien il faut que je je t'aime pour être toute prête à causer à mon père une pareille douleur ? Jadis, je n'aurais jamais osé penser autrement que lui, et aujourd'hui je vais agir, agir de manière à lui déchirer le cœur, Bruno ! pourquoi ne puis-je plus te voir ? Quand tu es près de moi, je n'ai plus de doutes et plus d'angoisses mais, dès que je suis seule, la nuit se fait autour de moi, une nuit noire, orageuse, et le vertige me prend. Je vais peut-être lui donner la mort ! Ah ! j'aimerais mieux qu'il me tuât au premier mot ; toutes mes tortures seraient finies ! Comprends-tu que j'aie peur.

Que me dira-t-il ? Que dira-t-il en apprenant que j'ai passé tout ce temps avec toi, sans qu'il l'ait su ? Il est capable de lancer des paroles si terribles, quand il est en fureur ! N'est-ce pas ? tu ne te mettras jamais en colère contre moi ; tu ne me diras jamais de ces choses que je ne pourrais te pardonner ! Tu te rappelleras toujours ce que j'aurai souffert pour toi ; tu seras bon et patient avec ta femme...

ULRIQUE.

---

9 Septembre.

Ma lettre a été interrompue, et comme ma figure était bouleversée par les larmes, on m'a traînée tout le jour de place en place pour me distraire de force. Nous étions ce matin à la chute du Rhin, recevant son écume perlée. Dans le tonnerre et le mugissement des eaux, j'ai approché mes lèvres de l'oreille de ma tante et je lui ai dit : "Tante ! Bruno Hallmuth est mon fiancé" De frayeur, elle a été obligée de se cramponner à la balustrade. Le tapage était sans doute devenu dix fois plus grand ; car je ne pouvais entendre sa réponse. Mais je me sentais redevenue si vaillante que j'aurais défié les flots du Rhin, et je fus prise d'une folle envie de rire. Ma pauvre tante !

Elle me tira loin du bruit de la cascade et commença à m'accabler de questions ; je lui racontai tout ; puis je m'agenouillai devant elle en souriant et lui demandai pardon de la comédie que j'avais jouée si longtemps. Enfin, je me jetai à son cou : "Sois-moi donc reconnaissante, chère tante, de n'avoir pas voulu te charger la conscience ni te causer des scrupules, et d'avoir porté la faute à moi toute seule. Tu n'as besoin de rien savoir vis-à-vis de mon père ; car tu ne peux m'aider ; il faut que je combatte mon propre combat. Mais je ne voulais pas prendre congé de toi, avec le sentiment de t'avoir trompée tout le temps et jusqu'à la fin, d'autant que tu aurais appris la vérité d'ici quelques jours. Le temps des secrets est fini. Pardonne-moi seulement. Tante, ne sois pas fâchée ; rappelle-toi que tu as aimé une fois, toi aussi.

"—J'ai été mariée, je n'ai jamais aimé ! — dit ma tante avec tristeste. — Je voudrais plutôt avoir aimé et ne jamais m'être mariée. Mon enfant ! contente-toi de ton grand amour et ne demande rien de plus ! Tu ne serais pas heureuse !

" — J'aime mieux être malheureuse avec lui qu'heureuse avec un autre.

Elle eut le cœur très soulagé, en apprenant que mon père connaissait notre engagement et que cela ne s'était pas conclu sous sa surveillance. Je lui dis aussi que je ne me marierais jamais sans le consentement de mon père, et que je voulais l'obtenir à force de prières, le lui arracher, le contraindre à me le donner.

" — Hélas ! dit-elle, — deux Rauchenstein l'un contre l'autre ! Qui sera le pot de fer ? Qui sera le pot de terre ? Mon enfant ! mon enfant ! cela finira mal !"

Mon angoisse d'hier était bien loin.

" — Crois-moi, Tante, si mon amour, mon sentiment du devoir, ma volonté résolue ne finissent par triompher, je ne mérite pas d'être heureuse. Tu verras : j'amènerai ces deux hommes qui sont aujourd'hui des ennemis mortels, à s'aimer l'un l'autre ; quand j'aurai remporté cette victoire, je t'écrirai... pas avant !

— " Alors je ne recevrai jamais de lettre !

—" Tu verras ? Je suis du vrai cru de Rauchenstein rouge, âpre, avec beaucoup de force et de chaleur. Je viendrai à bout de tout ce que je veux !"

Ma tante me regarda, toujours triste, et me caressa les joues : — " Commes elles brûlent !"

— "Oui. Tante, je suis maintenant un peu grisée. Il le faut, ou l'angoisse reviendra, cette affreuse angoisse qui me paralyse, me serre le gosier et qui dépasse presque mes forces.

Je me figure maintenant le ciel comme Ragatz et le bon Dieu comme les portraits des électeurs, aux têtes plus blanches que la neige, si graves, si loin et si près à la fois ! Mon Dieu n'a jamais changé pour moi depuis mon enfance : il ne sera jamais une pure abstraction.— Bruno ! Bruno ! Si tout était fini !

TON ULRIQUE.

LII

Francfort-sur-le-Mein, 12 septembre.

Bruno : mon père est ici ; il est venu pour m'emmener. Il m'a longuement regardée et a dit ; —"Fraîche comme une rose ! Merci, chère belle-sœur, de m'avoir rendu ma fille rétablie au physique, et j'espère aussi, au moral !"

Je suis devenue pourpre, ma tante blême. Elle a évité son regard ; j'ai plongé le mien dans ses yeux.—"Oui, père, je suis tout à fait forte !—

Il s'est détourné, en fronçant les sourcils ; —" Comme tu es pâle, chère sœur ! l'air de la Suisse t'aurait-il été défavorable ?" — "A moi ! Oh ! non, au contraire ; mais je me sens fatiguée du voyage ; je ne suis plus aussi jeune qu'Ulla".

On a causé de choses diverses, avec des arrêts et des

hésitations et lorsqu'on s'est enfin souhaité le bonsoir, tout le monde a été soulagé. A présent, j'entends mon père marcher le long en large dans la chambre voisine ; j'ose à peine respirer, de peur qu'il ne veuille m'interroger dès ce soir, s'il se doute que je ne suis pas couchée. Rien qu'une étroite porte entre nous, et en réalité un précipice, un abîme, comme celui de la Via Mala !

Mon père se déshabille. Comme ses mouvements sont brusques et violents ! On dirait que ses mains sont gantées d'acier et ses pieds chaussés de fer. A quoi s'est-il résolu ? Car il a pris une résolution, je le sens ! Oh ! pourquoi se faire la vie si lourde ? Chacun de nous sait pourtant que l'autre ne cèdera pas ! Nous savons tous deux que l'heure mauvaise approche, l'heure de la révolte, où l'un des deux succombera ! Nous le savons trop bien ! Pourquoi tout ne peut-il s'apaiser avant cette heure effrayante ! Pourquoi ne puis-je entrer m'agenouiller devant son lit, le prier, le supplier, tout lui raconter, attendrir son cœur ? Pourquoi le mien devient-il toujours plus dur depuis que mes yeux ont rencontré les siens ? Mes dents se serrent, mes mains se se crispent, mes yeux sont secs comme s'ils ne pouvaient plus pleurer, et un seul mot me revient sans cesse : — "Je veux, père, je veux !" — Que me dira-t-il ? J'aimerais mieux qu'il me frappât ! Ah ! Bruno, il me semble que je vais me jeter dans un brasier terrible.

Tout à toi,

ULRIQUE.

LIII

20 Septembre.

Sais-tu ce que j'ai fait, ce matin ? Je suis allée droit à mon père et je lui ai dit : Père je veux épouser Bruno Hallmuth !

—Alors, pars dit-il durement.

— Père !

—Pas un mot de plus ! Va t'en avec lui et sois heureuse ?

Il me montra la porte, Ah ! Bruno, Bruno !

Il faudra m'aimer beaucoup pour me faire oublier ce terrible moment. Il m'a dit cependant : "Sois heureuse !" Ce n'est pas une malédiction, dis, Bruno. Mais hâte-toi de venir me chercher ou je ne pourrais jamais ! C'est tout de suite que je veux être ta femme.

ULRIQUE.

LIV

Un an plus tard.

Rauchenstein 15 Mai.

Chère Tante,

Je t'ai promis jadis de t'écrire, quand j'aurais remporté la victoire ! J'ai vaincu ! J'ai passé au travers des ombres de la mort, mais je vis, je ressuscite plutôt car j'étais déjà morte, et je suis maintenant tout étonnée de vivre, et heureuse d'une joie indescriptible, paisible, infinie !

J'ai été en danger de mort. Bruno plein d'angoisses, était assis au pied de mon lit, quand les portes s'ouvrirent et mon père entra. Je me dressai toute droite et poussai un grand cri ; une seconde après, j'étais dans ses bras, sans connaissance. Je crois que cette syncope dura longtemps. Quand je revins à moi, il me tenait toujours. Je me cramponnai à lui et le conjurai, au nom de Dieu, de ne pas me quitter, maintenant que j'allais mourir, d'être bien tendre pour moi, une seule fois encore, ou je ne pourrais être heureuse dans l'éternité. Il m'embrassait très fort, en pleurant. Je regardai Bruno, auquel jusque-là j'avais caché mes pressentiments de mort ; je lui saisis la main, la portai à mes lèvres et la mis dans celle de mon père, en disant : "Ma mort vous unit ; je n'ai pas acheté trop cher cette réconciliation. Vous ne pourrez plus vous haïr, car je paie de ma vie votre pardon mutuel !"

J'ai été très longtemps malade. Bruno ne me quitta pas un instant. Mon père sortait souvent de la chambre il ne pouvait plus y rester ! Je leur parlais le plus que je pouvais, comme si j'étais déjà dans l'autre vie, je leur montrais notre folie et nos souffrances inutiles, puisque nous sommes tous égaux devant Dieu et devant la mort. Je ne pouvais pas beaucoup parler ; plus du tout, à la fin, les forces me manquaient.

Alors je perdis connaissance, je ne sais combien de temps ; je croyais que c'était la mort. Mais je n'étais pas morte ; tout d'un coup, j'entendis des sanglots, et— imagine-toi, chère tante !— le cri de mon enfant ! Avec un effort inouï, j'ouvris les yeux et je vis tout le monde pleurant autour de mon lit. Seul, Bruno ne pleurait pas ; ses yeux étaient fixes et éteints comme ceux d'un mort, et son visage d'une pâleur grise. Je ne regardai que lui. — "Elle vit !" s'écria-t-il, et il se jeta en sanglotant dans les bras de mon père ! Tante ! quand je vis cela, je faillis mourir de joie ! Je perdis de nouveau connaissance ; le médecin ordonna le calme, le silence et appliqua différents remèdes, jusqu'à ce que je pusse murmurer : "Mon enfant ! donne-moi mon enfant ?" — On me mit dans les bras cette petite merveille.—"Bruno ! notre enfant !—" Je sentis ses larmes sur mon visage "—Père ! ton petit-fils !—" Et mon père se pencha et embrassa l'enfant.

Il est trop beau ; c'est un vrai bébé géant ! On lui donnerait trois mois, et il vient d'avoir cinq semaines. Songe-donc, Tante ! voici la Pentecôte ! Il y a deux ans juste que nous nous sommes fiancés. Il faut que je sois très bonne nourrice, pour que l'enfant prospère ainsi. Quand je l'ai dans mes bras, Bruno nous contemple avec vénération, et dit tout bas : "Ma Madone !" On ne voulait pas me le laisser nourrir ; mais j'ai supplié, cajolé, répété : "Laissez-moi essayer ! pas pour longtemps !" On obtient bien plus avec des cajoleries qu'avec des révoltes, n'est-il pas vrai, ma tante ? Tout le monde dit que j'ai très bonne mine ; mes yeux seuls ont gardé une expression de souffrance. Ils la garderont, je crois, toujours. Je ne peux pas triompher de ma victoire. Par moments, je redeviens silencieuse ; j'essaie d'oublier le passé et de le faire oublier. Bruno est plein d'égards pour mon père, et mon père le consulte sur toutes sortes de choses. J'écoute leur conversation, j'appuie ma tête au dossier de mon fauteuil, je souris et me tais. Je suis obligée de me répéter constamment que je puis vivre et être heureuse ! J'ai peur de mon bonheur, comme s'il était encore dérobé, au lieu d'avoir été acheté par de mortelles tortures.

J'ai dû faire un dernier sacrifice aux envieuses destinées, Mon Hulotte est morte doucement il y a quatre jours. Je suis revenue à temps au château de Rauchenstein pour la voir avant sa mort. Bruno a pu encore beaucoup causer avec elle ; chaque fois, il revenait tout bouleversé et m'embrassait à vingt reprises. Croirais-tu qu'il m'a même baisé les pieds, la première fois que je quittai mon lit, portée dans ses bras vigoureux ? Je suppose qu'il a toujours peur que je ne glisse doucement et sans rien dire de la vie dans la mort. Mais je lui montre l'enfant et je lui dis : "Je veux vivre ! Bien sûr, je ne m'en irai pas !"

Nous te prions d'être marraine, si tu n'as plus peur de revoir mon père. Pauvre père ! il est si bon, si doux, et presqu'aussi robuste qu'autrefois, quoiqu'un peu courbé. Bruno a deux fils blancs dans la barbe, et ne veut pas me permettre de les arracher.

TON ULRIQUE.

P. S. Mon fils est trop beau, ma Tante !

FIN

Théâtre National

"Les Ribaud"

Grand drame patriotique en 5 actes et huit tableaux, par le Dr CHOQUETTE et CH. AB-DER HALDEN.
Tiré du roman canadien de M. le Dr Choquette.

C'EST avec une maussaderie non dissimulée que j'accédai au désir de la directrice de ce journal, le jour où elle me pria de me rendre au Théâtre National, d'absorber toute la représentation des "Ribaud" et de lui faire un compte-rendu impartial de ce drame, tant au point de vue de la valeur de l'œuvre, qu'au point de vue de son interprétation.

Nos lecteurs ne s'expliqueront peut-être que difficilement ma répulsion, puisque tous les journaux avaient chanté les louanges de cette œuvre sur tous les modes, y compris le mode dithyrambique.

Eh bien, c'est précisément ce torrent d'admiration qui m'épouvantait ; je sais combien mes jeunes confrères ont l'enthousiasme facile, et la crainte de ne pouvoir mettre mon luth d'accord avec leur débordement et la vérité, me donnait d'avance une frousse que les inimitiés futures dont ma véracité irréductible devait me rendre victime, justifiaient suffisamment.

Voilà quel était mon état d'esprit à l'aller. Par contre, au retour, je sifflottais gaiement un air canadien, et je bénissais Françoise de m'avoir fourni l'occasion d'assister à une soirée délicieuse, et surtout celle de rendre hommage au réel talent des auteurs et des artistes.

Je n'ai jamais lu que quelques pages isolées du roman du Dr Choquette. La représentation du drame avait donc pour moi toute la saveur d'une nouveauté. Or, je crois sincèrement que la pièce a dû produire cet effet sur l'esprit de tous ceux qui connaissaient parfaitement le roman. J'en juge ainsi à cause du remarquable agencement du drame. En général, les pièces de théâtre tirées d'un roman offrent certaines lacunes, présentent certains petits trous qui ne peuvent être remplis qu'à la condition, pour les spectateurs, de connaître les mouvements psychiques des personnages, mouvements surabondamment indiqués dans le roman et qui ne peuvent apparaître à la scène qu'à la condition de dénaturer plus ou moins l'œuvre primitive, l'œuvre mère. En un mot, le roman dramatisé est une seconde mouture. Cela ressemble trop souvent à un cigare rallumé, à du café confectionné avec du marc de la veille.

Eh bien, ce qu'il y a de frappant dans le drame tiré des "Ribaud," c'est qu'il a toute la fraîcheur d'une œuvre originale ; que rien, absolument rien n'accuse défaillance ou négligence. L'action est rapide, claire, soutenue et incessamment empoignante. Les personnages sont bien plantés, logiques, sympathiques ou antipathiques selon leur emploi, mais jamais odieux. Au milieu des colères patriotiques qui agitent tous les sujets mis en scène, se déroule, détaché d'elles, une douce idylle d'amour d'une simplicité et d'une pureté charmantes. Tout cela exprimé dans un langage simple mais d'une correction irréprochable.

Il n'y a, dans les élans patriotiques des personnages, ni pathos, ni exagération, ni haine sauvage. C'est la dignité du citoyen asservi et menacé dans ses libertés, qui prétend les sauvegarder, fût-ce au prix de sa vie. Il y a là-dedans un souffle immense de vrai patriotisme qui communique à l'auditoire une émotion saine et puissante.

Espérons que le Théâtre National reprendra plusieurs fois cette œuvre au cours de la saison, afin de faciliter à tous les honnêtes gens le moyen de se tremper, ou de se retremper dans une atmosphère si saintement patriotique.

Pour ce qui concerne l'interprétation, elle est évidemment la meilleure que la troupe de ce théâtre nous ait donnée jusqu'à ce jour. Il ne m'est pas possible, faute d'espace, de citer tous les interprètes et de leur faire individuellement les compliments qu'ils méritent. Je me bornerai donc à citer trois des artistes à qui les journaux n'accordent d'ordinaire que peu d'attention. C'est d'abord M. Soulier, excellent, à la lettre, dans le rôle d'un vieux serviteur dévoué autant à ses maîtres qu'à son pays.

Puis M. Tougas qui a su, dans un rôle marqué de mendiant, produire des effets sensibles et surtout éviter le burlesque. Enfin M. Villeraie, jeune patriote fougueux et intraitable, qui s'est fort bien acquittée de sa tâche. Je conseillerai cependant à ce dernier d'avoir recours aux artifices du grimage. Sa "tête" fait tache au milieu des autres, qui ont toutes un caractère emprunté à leur personnage. Un jeune "habitant" n'est pas si frais, si poupon que l'est M. Villeraie. Ce qui est bon dans une bergerade ne peut convenir dans une pièce réaliste.

Je ne puis terminer sans féliciter Melle H. Moret pour l'ingénuité, la vivacité et la grâce avec lesquelles elle joue le rôle touchant de Madeleine Ribaud.

Conclusion : Le drame "Les Ribaud" est une œuvre forte, devant laquelle on doit gravement tirer son chapeau.

HENRI ROULLAUD.

Société Artistique des Femmes

SUCCURSALE DE MONTRÉAL

LE 29 et 30 de juillet, 1903, aura lieu une exposition de la vente des travaux d'art domestiques à l'Hôtel-de-Ville à Petit Métis.

Les prix offerts sont comme suit :

$5.00 pour les meilleures lainages domestiques ;

$5.00 pour les meilleures toiles domestiques ;

$5.00 pour les meilleures couvertures tissées ;

$5.00 pour les meilleures catalognes ;

$5.00 pour les meilleures nattes de plancher. (Les teintures domestiques compteront 10 points de plus que les *Diamond Dyes* ou autres : une natte chacune, en nuances indigo ; indigo et fauve ; indigo et blanc ; indigo et rouge foncé) ;

$5.00 pour les meilleures couvertures piquées de fantaisie (*crazy work*) faites à la main ;

$3.00 pour les meilleures chaises domestiques ;

$2.00 pour la meilleure boîte indienne en écorce, le vieux patron rogan (10 points sont accordés aux teintures domestiques) ;

$2.00 pour le meilleur échantillon de sculpture ou autres travaux à la main faits par des jeunes gens au-dessous de seize ans ;

$2.00 pour le meilleur échantillon de travaux rustiques.

Les ouvrages malpropres et négligés ne recevront aucun prix.

Tous les ouvrages devront être envoyés à Petit Métis avant le 25 juillet, bien marqués avec le nom, l'adresse, et le prix.

A travers les livres

J'ARRIVE, un peu en retard, saluer l'apparition du livre de ma consœur Madeleine ; heureusement que le sujet sera toujours de mise et que l'apropos n'en sera jamais perdu. Madeleine donc, a réuni, pour nos étrennes, en volume, un certain nombre des chroniques qui ont déjà paru dans *La Patrie*, et, là-dessus, je n'ai qu'un regret, c'est qu'elle n'en ait pas réuni en plus grand nombre. Mais, puisque le volume est fait, et joliment fait, songeons que le reste nous viendra dans un avenir prochain, et n'ayons plus rien à déplorer. D'ailleurs, *L'Adieu du Poète*, est un dédommagement à bien des omissions.

J'ai vu *Madeleine* succéder à *Françoise*, à la rédaction de la page féminine de *La Patrie*, avec infiniment de satisfaction. Car, je savais, bien avant les nombreux lecteurs qui sont aujourd'hui ses amis, le bon et fécond talent que m'avait révélé sa plume, au temps où je tenais *bureau de confidences* dans Le Coin de Fanchette. Ah ! Le Coin de Fanchette ! j'y songe quelque fois avec un sourire, avec un peu d'émotion aussi, en me demandant où sont allées les âmes qui m'ont fait connaître tant des misères et des tristesses—insoupçonnées de moi jusqu'alors — de notre pauvre vie. Cette digression, qui ne concerne en rien ma collègue, faite, je reviens au *Premier Péché* de Madeleine qui avait, même au temps dont je vous parle, germé, je suis sûre, dans la conscience de ma correspondante d'alors, et je lui dirai que jamais faute ne fut plus acceptable et ne laissera, après elle, de souvenir plus doux.

Le style de Madeleine est plein de souplesse et de grâce ; elle sait aviver ses récits par le souci constant des peintures délicates que son vocabulaire varié, sa féconde imagination, sans cesse, renouvellent abondamment. C'est une enthousiaste, et cette passion de l'âme, qu'au temps du paganisme on appelait *l'inspiration divine*, elle la met volontiers au service des bonnes causes. Le *Premier Péché* de Madeleine a toutes les qualités psychologiques que je viens de reconnaître dans son auteur et beaucoup d'autres encore ; il aura donc, pour ces raisons, le grand encouragement d'un beau succès de librairie. Ce n'est même plus un souhait à formuler, tant la réalisation en est déjà assurée.

Le livre de Madeleine a eu la veine de mériter une Préface du R. P. Louis Lalande, S. J. Il ne saurait s'écrire rien de plus brillant, de plus attique, de plus spirituellement spirituel. Je félicite et j'envie ma collègue, d'avoir su obtenir cette incomparable perle pour son écrin.

M. J. Alfred Dorais, E. E. L., m'a fait l'honneur de m'adresser sa brochure *Le Progrès et la Société contemporaine*. Cette brochure, très volumineuse et qui doit être aussi profonde que fortement documentée si j'en juge par les auteurs que l'écrivain a consultés pour former ses jugements, atteste un travail constant et réel.

J'en suis ravie ; quand la jeunesse canadienne aura compris qu'il faut travailler, le pays n'y perdra rien et nous aurons lieu de nous attendre à de grandes œuvres. M. Dorais semble pénétré des immenses avantages du travail, et, cela me suffit pour lui prédire qu'un bel avenir l'attend dans la vie. La brochure de M. Dorais est précédée d'une bonne photographie de l'auteur. C'est un mérite de plus, et je le mentionne avec empressement. *Le Progrès et la Société contemporaine* est en vente pour vingt-cinq sous chez MM. Granger et Frères, Cadieux & Dérome, rue Notre-Dame, Beauchemin & Fils, rue St-Paul, libraires.

FRANÇOISE.

Bibliographie

[*Le Rosaire*, dans son numéro de février, consacre une page à l'appréciation du très beau et très bon livre de Mlle Angers. Nous la reproduisons avec empressement. La revue dominicaine, souvent trop sobre d'éloges pour nos romans canadiens, fait ici une exception signalée en faveur de notre distingué femme de lettres. — Note de la Réd.]

L'OUBLIÉ, par Laure Conan.—Montréal, librairie Beauchemin.

Nous n'aimons guère à recommander les romans même les meilleurs, attendu que dans le plus grand nombre des lecteurs ils entretiennent la frivolité de l'esprit. La meilleure excuse des romanciers catholiques, au jugement de Dieu, sera sans doute de n'avoir fait perdre à leurs lecteurs que le temps qu'ils auraient perdu bien plus déplorablement encore dans la lecture des mauvais livres et de certains livres de piété et de dévotion.—Celui que nous signalons à nos lecteurs leur donnera une récréation agréable et instructive à la fois : ils en ont pour garant le nom de l'auteur autant que la préface qui l'explique et le recommande.—Est-ce un roman ? est-ce de l'histoire ? C'est l'un et l'autre : mais il y a beaucoup plus d'histoire dans le roman, qu'il n'y a de roman dans l'histoire.

L'oublié, c'est Lambert Closse, sergent major de Montréal sous Maisonneuve, un héros, un chevalier comme il y en eu tant à cette première époque de histoire, qui était venu à Villemarie "uniquement dans le dessein d'y verser son sang pour l'établissement de la foi catholique."

Comment ce guerrier qu'aucun ennemi ne put vaincre fut vaincu par un sentiment aussi fort que délicat qui mit sa main dans la main d'une jeune fille de seize ans, l'histoire n'en dit rien. Laure Conan l'a imaginé, et le raconte non sans élégance mais avec simplicité et vérité. Son roman est une page d'histoire. Il fait revivre des personnages tous authentiques, avec leurs sentiments et leurs idées, dans le milieu où ils ont vécu. On trouvera peut-être que ce roman a trop la sobriété et la simplicité de l'histoire, comme il en a la vérité. Si c'est un défaut pour un roman, c'est un mérite pour un livre : et c'est parce que l'imagination y est si parfaitement au service de la vérité historique et de la beauté morale qu'il instruira le lecteur et l'élèvera en l'intéressant.

fr. D. C. G.

(*Le Rosaire*), Saint-Hyacinthe.

M. Joseph Prudhomme fait visiter à son jeune fils le Palais de Justice.

Le bambin, avisant un écriteau sur lequel on lit : "Porte condamnée," dit à son père :

—Sont-ils sévères, ici tout de même hein, papa ? Ils condamnent même les portes ?

—Mon fils, réplique solennellement M. Prudhomme. C'est sans doute à cause d'un escalier dérobé ! ! !

PAGE DES ENFANTS

Causerie

UNE amie me raconta tout dernièrement que, se trouvant une après-dîner vers le temps du jour de l'an, dans une librairie de la rue Notre-Dame, elle vit, appuyés sur un comptoir devant des pyramides de livres d'images, un petit garçon d'une dizaine d'années et une petite fille guère plus âgée, qui feuilletaient ensemble un album de l'Histoire de France.

—Je t'assure, disait la fillette, que c'est la France que nous devons aimer.

—Pour moi, reprit son compagnon, je ne serais pas surpris que ce fût l'Angleterre, vu que Papa nous disait hier que nous devions être reconnaissants aux Anglais de nous laisser en paix, eux qui sont nos maîtres après tout.

—Tu demanderas à mon père et tu verras si je n'ai pas raison, conclut la petite, d'un air déterminé.

Est-il bien possible, me dit la dame qui me racontait ce fait, qu'il se trouve des enfants à qui on n'a pas encore appris ce que c'est que la patrie et le patriotisme !

Vous le dirai-je, petits amis, j'eus froid au cœur en attendant ces paroles, et quoique j'aie déjà eu l'occasion de vous parler de ces choses, je trouve que les répétitions sur ce sujet ne sont pas de trop.

Enfants, vous êtes les défenseurs futurs de notre pays, les patriotes de l'avenir : il importe que vous sachiez dès maintenant en quoi consiste le mot *patrie* ou *patriotisme* qu'on prononce si souvent devant vous.

L'Angleterre a certainement droit à notre gratitude pour la liberté dont nous jouissons sous son gouvernement, liberté que nous n'aurions probablement jamais eue sous une autre domination, mais il ne faut pas oublier non plus que nous l'avons achetée cette liberté, et, elle nous a coûté assez cher pour avoir mérité d'en jouir pleinement. En reconnaissance de ces privilèges, nous devons à nos maîtres, une loyauté digne, sans servilité ni aplatissement, une loyauté prête à s'élever contre toute usurpation, qui, en un mot, n'aura pas peur de dire aux envahisseurs ; Voici vos bornes : tant que je serai là, vous n'irez pas plus loin.

La France fut le berceau de nos ancêtres, à ceuxci, nous devons d'abord l'existence puis la langue, cette langue française l'une des premières et des plus belles du monde, et surtout cette religion qui fut leur force et qui sera toujours la nôtre, oui, cette France qui a fait cela a bien mérité la sympathique affection qu'on lui porte, et si le roi indolent, qui régnait alors au pays de nos pères, eût put prévoir ce que serait le Canada deux siècles plus tard, il n'est pas probable qu'il eût cédé si facilement sa conquête en des mains étrangères.

Cependant, ce n'est pas encore à la France que doit appartenir cet amour exclusif, chaud et vibrant que vous sentez déjà germer dans vos cœurs et qui ne demande qu'à se donner. Non, chers enfants, votre pays, celui dans lequel vous êtes nés, où vous vivez avec les vôtres, c'est lui qui a droit à votre vive affection, à votre souverain intérêt. La patrie, voilà votre première mère, et les devoirs qu'elle vous impose sont impérieux. Vous devrez, quand elle vous le demandera, laisser parents, amis, frères et sœurs pour courir vous ranger sous ses étendards et combattre avec elle et pour elle. Ici grâce à Dieu, nous n'en sommes pas rendu là, il y a bien d'autres manières d'être utiles à son pays à part celui de mourir pour lui. Travaillez à être des hommes et des femmes honorables, voilà un de vos principaux devoirs et quand vous l'aurez accompli, vous aurez déjà fait beaucoup pour la patrie.

Vous le savez, petits amis, le Canada est un des plus beaux et des plus riches pays du monde et sa prospérité constante est enviée par plus d'un pays européen. Son intelligence, un peu sacrifiée au côté pratique et mercantile de la vie matérielle, chose facile à comprendre dans un pays jeune comme le nôtre, son intelligence, dis-je débarrassée de ce souci, commence à prendre un nouvel essor, et soyez sûrs que notre nation sera un jour grande et puissante, à la condition toutefois, que nous restions nous-mêmes, c'est-à-dire ni anglais ni français, mais que nous soyons en tout et partout Canadiens *d'abord*, Canadiens *toujours* !

TANTE NINETTE.

Les meilleures lettres du concours après celle qui ont mérité les prix.

Ma chère Berthe

Je viens te faire mes souhaits, ou plutôt mon souhait, car je n'en n'ai qu'un seul ; mais il résume tous les autres. C'est celui que tout le monde soupire de voir se réaliser, et aussi celui, qui, malheureusement, se réalise le moins souvent.

N'ai-je pas nommé le bonheur ? Le bonheur ! " cette boule après laquelle nous courons quand elle roule, et que nous poussons du pied quand elle s'arrête," pour la bonne raison que nous ne voulons pas trouver ce bien désiré là où il est vraiment. Eh bien ! pour empêcher que le bonheur que je te souhaite idéal, sans mélange, parfait, ne se sauve au galop, emportant avec lui, tout ce qu il a de joyeux en toi, je te donne le moyen de le retenir.

Si jamais Sainte-Catherine te présente sa coiffe, accepte la joyeusement : c'est le bonheur qui t'ouvre les bras, c'est la liberté qu'aucune chaîne, même d'or, n'entrave.

Certes je ne voudrais pas sur tes vieux jours te voir entourée de perroquets, de chiens, de chats ; te voir aigrie, jalouse, méchante, rancunière, comme nous apparaît la vieille fille des caricatures, mais bien, le sourire aux lèvres, prêtant une main secourable aux malheureux, pansant les blessures des cœurs déchirés aux chemins de la vie. N'est ce pas là un rôle sublime auquel la vieille fille est capable de se donner toute entière ?...

Que Dieu te bénisse et exauce mes vœux !

A toi, "SUZON."
(dix-sept ans.)

Mon cher inconnu,

Comme notre aimable et savante "tante Ninette" m'invite à faire une lettre, passablement grand est mon embarras ; et si ce n'était pour me conformer à un ordre gracieux je n'oserais oser !

PAGE DES ENFANTS

D'abord, je n'ai pas encore l'habitude d'une correspondance qui souffre examen ; puis, je veux écrire à un idéal.... Et, d'un idéal, je n'ai pas encore l'idée !

Vous dire de jolies choses ? vous exprimer de l'estime et de l'amitié ?... Mais je ne vous connais pas !

Eussiez-vous tous les défauts ou toutes les vertus des dieux, pour renchérir je serais obligée de poursuivre l'étude de ma mythologie ; et je n'en suis encore qu'aux premières pages. A plus tard donc de lier connaissance et d'apprécier votre valeur. D'ici là je m'efforcerai de profiter de la sagesse et les conseils de "tante Ninette" et je vous souhaiterai ce que tout jeune homme atteint facilement : beaucoup d'égoïsme assaisonné d'une forte pointe d'arrogance !...

LOLOTTE.
(16 ans.)

Cher ami,

pas cherché la raison de tes infortunes ; tes grands yeux veinés de vert firent ma conquête immédiatement.

Cette sympathie subite était pourtant alarmante ; car j'ai lu quelque part dans ma "Bibliothèque Rose" qu'il faut se méfier des yeux verts ; mais je me le rappelai trop tard, déjà je t'aimais ! Enfin, sans moi tu n'aurais probablement jamais eu tes entrées dans le monde qui t'adule et si je te le rappelle, ce n'est pas pour quêter ton dévouement, mais pour empêcher de se développer en toi un bien vilain défaut dont tu me sembles menacer. "Dearest," tu te fais "snob." Je t'en prie, ne montre jamais de mépris pour les gens qui t'entourent de leurs soins et apprends à toujours être aimable si tu veux être aimé...... Mais j'oublie que c'est aujourd'hui le premier de l'an, et que je ne suis pas ici pour te faire la morale, mais bien plutôt pour t'embrasser en te mettant au cou ce mignon collier de cuir pointillé d'argent et qui sied bien à ton genre de beauté. Maintenant, ne casse pas ta petite cervelle de chien pour savoir comment me remercier. Tu viendras simplement, comme tu en as l'habitude, frotter ton petit museau toujours humide sur mes mains, en tournant des yeux tout pleins d'une langoureuse reconnaissance.

"ZANETTA"
(Agée de 14 ans).

A ma chère petite amie,

Quelle heureuse occasion d'offrir des vœux à ce qu'on aime nous donne cette aimable tante Ninette ! C'est pourquoi ses nièces seront encore empressées de lire le JOURNAL DE FRANÇOISE où elle n'oublie jamais une page pour elles. Et comme je suis heureuse de prendre part à son concours !

Que te dirai-je, mignonne aux yeux d'émail, toi la plus discrète, et conséquemment, la plus aimable de mes compagnes de jeux ? Il me semble que je ne t'oublierai jamais ! qu'à vingt ans encore, quoiqu'en disent mes grandes sœurs, tu seras l'amie préférée.

Je te souhaite donc une bonne année, d'être toujours sage et docile aux ordres de ta petite maman qui t'aime tant, chère belle poupée, et qui saura te confectionner de belles robes si tu lui fais plaisir.

Un gros bec. ARLÈTE.
(13 ans.)

P. S. — Beaucoup d'autres lettres mériteraient bien aussi d'être publiées, mais comme cela pourrait nous entraîner trop loin, je crois qu'il vaut mieux finir dès maintenant. J'espère que tous mes neveux et nièces ont reçu le prix d'encouragement, que je leur ai adressé. J'ai déjà reçu quelques lettres à ce sujet et je suis bien aise de voir qu'on a su apprécier la valeur du cadeau qui leur a été fait.

T. N.

Petite poste en famille

Je t'attends avec plaisir *Rose-de-Mai* ; viens, je te conseille de venir me voir un samedi, tu *seras* plus sûre de me trouver et merci à *Mignonnette* dont j'ai reçu la lettre hier, à *Maurice Bauset* pour ses bons souhaits. Que fais-tu donc mon petit ami ? toi si assidu à répondre aux questions que je pose. Allons, du courage et reprends tes bonnes habitudes.

Comtesse Isaure peut être sûre que je ne trahirai pas son incognito. Qu'elle soit assurée d'une chose, c'est qu'elle me sera toujours chère sous n'importe quel nom. A bientôt, aimable comtesse.

La généralité de mes correspondants se négligent dans les réponses à donner aux jeux d'esprit ou aux autres choses plus sérieuses. On m'écrit beaucoup, ce dont je suis très contente, mais ma joie serait encore plus grande si on voulait se donner la peine de répondre aux questions que je leur pose ; cette page est à vous, mes enfants, à vous aussi de vous y intéresser. Allons, petits amis, moins d'insouciance et plus d'ambition. Montrez que vous savez apprécier les efforts qui sont faits pour vous instruire et développer vos jeunes intelligences. Vous ne vous en trouverez pas plus mal et vous ferez plaisir à Tante Ninette.

Je prie mes petits neveux et nièces jusqu'à 12 ans de ne pas tenir compte de la question de la dernière fois : Pourquoi les Israélites firent-ils un veau d'or, c'est une erreur des typographes car cette phrase ne veut absolument rien dire.

TANTE NINETTE.

LES JEUX D'ESPRIT

Charade amusante

Pour mes neveux exclusivement.

Dans quel mois les femmes parlent-elles le moins ?

Charade

Quels moutons mangent le plus, les blancs ou les noirs ?

Histoire du Canada

Pour mes jeunes savants.

Quand les deux Canada furent-ils réunis, sous quel gouverneur et quelles furent les principales dispositions de l'*Acte d'union*.

Question de géographie

Pour les petits jusqu'à 12 ans.

Qu'entendez-vous par provinces maritimes ? Nommez-les.

Solution des Jeux d'Esprit

Charade

Je suis à Amtersdam et à Rome, mais on ne me trouve ni à Londres, ni à Paris.

Rép. La lettre M.

Ont répondu : Leganto, Esperantisto, Jeannette Méthot, Arthabaska, Lucien D., St-Jérôme, Adrien L. et Corinne, Québec, Mignonnette, Montréal, Maurice Bauset, Ottawa, George Emile Boulay, Coaticook, Mignonnette.

Qui est de meilleure origine, l'homme ou la femme et pourquoi ?

Rép. La femme parce qu'elle fut tirée d'une côte d'Adam.

Ont bien répondu : Jeannette Méthot, Arthabaska, Corinne, Québec, Juliette B., Trois-Rivières, Lucien D., St-Jérôme, Alida Duroeher, Académie Sainte-Marie.

TANTE NINETTE.

Bloc-Notes

"QUE de superbes toilettes !" me disait, l'autre après-midi, à la réception de Mme B., une mondaine de mes connaissances. Et elle ajoutait :—Il n'y a pourtant pas bien des années où un simple costume de ville, une blouse claire et fraîche suffisait pour ces réunions. Maintenant le luxe est tellement grand, tellement répandu, que les femmes qui ne peuvent se mettre au diapason général font mieux de rester chez elles. . . . ."

Et c'est pourtant vrai. Nous en sommes là. Depuis quelques années, à Montréal, le goût des toilettes riches prend d'énormes proportions. Jusqu'aux jeunes filles, qui, dédaignant la mousseline et la tarlatane de nos mères, ne songent plus qu'à la soie, au satin et aux plus riches dentelles ! Que porteront-elles de plus quand elles seront mariées? Je suppose que je me fais très vieille, mais je déplore que la jeunesse ne s'en rapporte plus, pour plaire, à la fraîcheur de son teint, à l'éclat de ses beaux yeux. Et puis, ce dispendieux attirail suffit pour épeurer à jamais un brave garçon quelconque qui, voulant *s'y marier*, comme on chante dans *La Belle Françoise*, réfléchit que tous ses émoluments ne suffiront jamais à habiller mademoiselle aussi bien qu'elle l'était "chez son père." Ce que j'en ai entendu de remarques de ce genre ! et qu'il est donc malheureux qu'on n'y prête pas plus d'attention !

Mais tout va en augmentant et les obligations deviennent de plus en plus lourdes tandis que l'argent se rarifie davantage. Il y a quelques années, nous n'avions que les œuvres charitables ; aujourd'hui, ce sont, en plus, des souscriptions qui surgissent de tous côtés, des associations nouvelles, des clubs de thés, voire même des abonnements aux journaux féminins, que sais-je encore, tout augmente ! Espérons qu'aux brebis tondues, Dieu continuera de mesurer le vent.

***

Délicieuse audition musicale à la salle Pratte, mardi, le 27 janvier, à laquelle nous étions invités par M. le professeur Letondal, pour entendre son élève, Mlle Gilberte Prévost. La jeune musicienne a joué avec une maestria savante les morceaux des grands maîtres, dont elle a surmonté les difficultés techniques, avec une virtuosité qui dénote un talent vigoureux et remarquable dans une fillette de quinze ans à peine. La conscience artistique avec laquelle elle a su mettre en relief les expressions diverses de chaque auteur, indique un goût aussi sûr que bien dirigé.

J'ai toujours trouvé un peu extraordinaire, cependant, que l'on donnât à des jeunes filles de cet âge, la musique de Chopin à interpréter.

Comment peuvent-elles jamais rendre—et c'est heureux qu'elles ne le puissent pas—la fougue débordante, la nervosité extrême, la passion brûlante que mettait dans chacune de ses compositions cet artiste sublime "qui parlait aux femmes aimées par le moyen du piano"?

Un auditoire d'élite a fait un accueil chaleureux à la jeune pianiste, en même temps qu'il a accueilli avec non moins d'enthousiasme, Mlle Blanche Hébert, dont la voix souple, bien timbrée, vraiment jolie, nous a détaillé avec beaucoup de sentiment des romances françaises. Je sais que je ne suis pas la seule, à désirer de ré-entendre encore souvent Mlle Hébert, laquelle ajouterai je est la fille de notre sympathique sculpteur Hébert.

Félicitations à Mlle Prévost non-seulement pour son beau talent, mais pour avoir choisi pour le développer et le diriger, un professeur aussi entendu que M. Letondal.

***

Mademoiselle Vacaresco m'écrit de Bucarest :

"Je vous écris aujourd'hui— le 7 janvier pour vous, et pour nous le 25 décembre—notre jour de Noël. Vous savez qu'il vient 13 jours après le vôtre et traîne à sa suite une foule de coutumes connues de notre seul pays. Ainsi, toute cette nuit, des chœurs d'enfants ont parcouru la ville pour annoncer à tous la bonne nouvelle, et malgré le froid, sur leur passage, toutes les fenêtres s'ouvrent : oranges, gâteaux, bonbons et gros sous pleuvent sur eux. Puis, une grande étoile de papier transparent, tout illuminée, sera promenée chaque soir jusqu'au 15 janvier, et ceux qui la portent figurent les bergers et les mages en partance pour aller adorer Jésus. D'autres cortèges, bizarrement costumés, suivront, au son des cymbales et des flûtes, la fuite en Egypte, les persécutions d'Hérode. Tout cela qui vient du pays de Carmen Sylva, de la patrie d'Hélène Vacaresco intéressera peut être les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE. . . . . ."

***

Mademoiselle Idola Staint-Jean a le grand mérite d'organiser une soirée littéraire pour la semaine prochaine. Il me semble tout à fait inutile de la recommander au public, tant la sympathie et la popularité de Mlle Saint-Jean sont plus que suffisantes pour lui attirer une foule de spectateurs. Ce qu'il faut d'énergie, de travail et de peines pour entreprendre des représentations de ce genre, jamais on ne le pourra comprendre, à moins de s'y être essayé. Et quand je vois Mlle Saint-Jean, si jeune encore, si frêle et si peu habituée, jusqu'à ces années dernières, aux luttes de la vie, se livrer, avec tant d'autres multiples soucis, au labeur de cette mise en scène, je ne lui dis pas tout le bien que je pense d'elle et l'admiration qu'elle m'inspire, mais, je crie à mes concitoyens et concitoyennes : "Aidez de votre présence et de votre concours une œuvre comme celle-là, et allez, en grand nombre, au Monument National, le 10 février au soir."

Lady Laurier a promis d'y être présente.

Le programme, d'ailleurs, est charmant et bien choisi. On jouera *L'Etincelle* de Pailleron et *Les Romanesques* de Rostand.

Cette dernière pièce est jouée pour la première fois à Montréal.

***

Succès immense, complet, aux échos retentissants pour la messe du professeur Contant, au Monument National, dimanche dernier. Accueil sympathique et enthousiaste du public, qui, a saisi, sans peine, la valeur artistique et l'originalité peu commune de cette production musicale.

Oh ! les Canadiens quand ils le veulent et qu'ils travaillent !

***

La Bibliothèque au square Viger ! Autre sujet de discussion, autre occasion d'en retarder la construction. Hâtez-vous, pourtant, messieurs les conseillers municipaux ; si vous n'avez pas souci des dictionnaires, nous avouons humblement, nous que nous en avons le plus grand besoin. Offrez-nous l'avantage de corriger nos solécismes "en parlant," nous vous baillerons celui de vous indiquer vos solécismes "en conduite."

***

Le concert de charité, organisé par Mlle Maria Tarte, à la salle Karn, le 21 février prochain, a reçu le patronage distingué de Lady Shaughnessy, Mesdames J. I. Tarte, H. C. Saint-Pierre et Andrew Allan.

FRANÇOISE.

Conseils utiles

rrêté," pour la bonne raison que
us ne voulons pas trouver ce bien
siré là où il est vraiment. Eh bien !
ır empêcher que le bonheur que je
souhaite idéal, sans mélange, par-
, ne se sauve au galop, emportant
c lui, tout ce qu il a de joyeux en
je te donne le moyen de le retenir.
Si jamais Sainte-Catherine te pré-
le sa coiffe, accepte la joyeusement :

Pour enlever les taches sur les livres.— Pour enlever les taches de graisse ou d'huile sur les livres, les gravures, etc., on applique sur la tache une feuille de gros papier brouillard qu'on chauffe à l'aide de quelques petits charbons placés dans une cuiller d'argent, en ayant soin de changer le papier brouillard à mesure qu'il se salit ; puis on enduit, au moyen d'un pinceau, les deux côtés du papier, pendant qu'il est encore chaud, d'une légère couche d'essence de térébenthine presque bouillante. On rend ensuite au papier sa blancheur en imbibant d'alcool rectifié la place qui était tachée.

Les taches d'encre sur les livres, ou l'écriture mise sur les marges, peuvent s'enlever au moyen d'une solution d'acide oxalique, d'acide tartrique, qui n'altèrent pas les caractères d'imprimerie.

Dans le monde où l'on se débine.
—Je trouve que Z... manque absolument d'originalité ; il est incapable d'une opinion personnelle, ses idées sont celles de tout le monde...
—Et il dit partout que tu n'as aucun talent !
